



Des hommes et des forêts

Serge Bahuchet

► **To cite this version:**

Serge Bahuchet. Des hommes et des forêts. Lorgnier A. Forêts, AGEP (Marseille), pp.101-121, 1992. <hal-00379916>

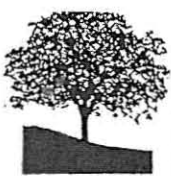
HAL Id: hal-00379916

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00379916>

Submitted on 17 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Sous toutes les latitudes, partout où elles existent, les forêts ont joué un rôle d'importance dans l'histoire des civilisations. Il est probable que l'homme soit né dans la savane africaine alors boisée et sillonnée de forêts-galeries le long des rivières. Il y a quelque six millions d'années, la grande fracture du Rift, dans l'est africain, aurait séparé les Anthropoïdes en deux populations. L'une s'enferme dans la forêt équatoriale et donne naissance aux gorilles et aux chimpanzés, l'autre demeure dans la savane et évolue en Hominidés, Australopitèques puis Hominiens. Par-delà les millions d'années, nous ne sommes pas loin des mythes des peuples de la forêt africaine, qui considèrent eux aussi que les chimpanzés sont des ancêtres des hommes restés isolés dans la forêt loin de l'élément majeur de la civilisation, le Feu.

La forêt marque une certaine vision du monde, elle matérialise dans l'esprit des hommes l'opposition fondamentale entre la nature et la culture, entre civilisation et sauvagerie. Le mot forêt que nous employons vient de l'adjectif latin *foris*, « en dehors », en dehors du terroir, des terres cultivées, de la civilisation. La forêt des anciens s'appelait *silva*, mot qui a donné *sylve*, désormais désuet, mais aussi *sauvage* (du bas latin *salvaticus*, par corruption de *silvaticus* « de forêt »). Elle est alors peuplée d'*Homo sylvestris* que l'on trouve décrits parmi d'autres peuples monstrueux ou merveilleux (amazones, blemmies, hommes à tête de chien, cyclopes, géants ou pygmées) dans les Livres des Merveilles des temps passés. L'*Homo sylvestris pilosus*, au corps athlétique couvert de poils, porte une barbe et de longs cheveux, court les forêts vêtu d'une ceinture de feuilles, un gros gourdin à la main. C'est encore cet homme sauvage qui déboule au cœur de l'hiver dans les rues de Bâle, en Suisse, ou dans certaines vallées du Tyrol autrichien pour annoncer le Carnaval. Deux autres notions sont aussi issues de la *forestis silva*: celle d'étranger (bas latin *forasticus*, espagnol *forastero*, italien *forestiere*) et celle de farouche (à nouveau du bas latin *forasticus*).

Les ressources des forêts

Les forêts sont, par définition, des formations végétales où les arbres dominent. La luxuriance de ces plantes de forte taille a de tous temps attiré l'œil du cultivateur qui a toujours pensé profiter de la fertilité de la terre forestière pour le bien de ses propres cultures. Outre sa fertilité, la forêt offre aux hommes les produits de ses arbres (bois, écorce, fruits, feuillage) et ses hôtes, végétaux (herbes, champignons, fougères) et animaux (vertébrés comme in-vertébrés). De toutes ces richesses, l'homme retire produits alimentaires, sources d'énergie et matières premières.

Serge Bahuchet

Le bois

Le bois est une matière omniprésente dans la vie quotidienne des hommes. Même les sociétés vivant dans des régions totalement dépourvues d'arbres, comme les Inuit du cercle arctique, utilisent le bois de flottage recueilli sur les côtes. Il suffit de regarder autour de soi pour constater combien la matière ligneuse est techniquement précieuse, pour l'habitation elle-même évidemment (charpente, parois et cloisons, couverture, ameublement), mais aussi pour l'outillage (tous les manches) et pour la cuisine (récipients et ustensiles de toutes sortes), sans parler, par exemple, des souliers (sabots, socques, galoches). Olivier de Serres, comparant en son Théâtre d'Agriculture (1600) les mérites de l'eau à ceux des bois, conclut en ces termes: « Aussi... plus de grandes maisons se trouvent basties dans les forests que joignant les rivières et pour la commodité du chauffage, qui pour tous hommes est très grande. Même en telle reputation est le feu en hiver, qu'il (le bois ndl) est estimé la moitié de la vie de l'homme. Ce sont les forests qui fournissent du bois pour l'appareil des viandes, pour se bastir & meubler, pour faire du charbon, de la chaux, des tuiles & briques, des ustensiles de terre & de verre, à fondre les minéraux, & à mille autres choses utiles, nécessaires, & agréables, comme à retirer infinité d'oiseaux. »

Outre ces usages domestiques, le bois d'œuvre est nécessaire à l'artisanat, tel que la boissellerie, et à certaines pratiques agricoles. Avec, parfois, des conséquences inattendues pour la végétation naturelle: en France, l'implantation de la viticulture à l'époque romaine entraîne un besoin en supports droits, les échelas (tiges robustes de châtaignier de plus d'1,50 m de long), puis l'usage des tonneaux demande des bois à éclisses (comme le chêne pour les douves) et des liens robustes (de l'osier en particulier).

Face à l'accroissement des communautés et à l'appauvrissement des ressources naturelles, les hommes commencent à produire du bois, c'est-à-dire à cultiver des arbres en choisissant et en favorisant la croissance d'espèces particulières sur certaines parcelles de terre (voir article sur la sylviculture). Ils partent aussi au loin, dans d'autres forêts, sur d'autres terres, chercher les arbres dont ils ont de plus en plus besoin. Ainsi naquirent des paysages qui nous sont familiers, mais néanmoins intégralement dus aux activités humaines, comme nos forêts des régions tempérées et les forêts d'arbres utiles des régions malaises (que l'on nomme agro-forêts).

Le commerce

La quête toujours plus lointaine de ressources précieuses remonte à la nuit des temps: le riche mobilier du tombeau de Toutankhamon fut fabriqué avec de l'ébène provenant des forêts d'Afrique équatoriale, vers les sources du Nil. Au cours du temps,

Des hommes et des forêts



In : A. LORGNIER, ed., 1992. - Forêts, Agap (Paris-Nansouik)
pp. 101-121

les forêts ont été de grandes pourvoyeuses de denrées rares, pour lesquelles des réseaux de commerce à longue distance se sont constitués. On connaît l'importance de la recherche des épices dans l'exploration du monde par les Européens. Il faut alors se souvenir que la plus grande partie des plantes à épices croissent dans les forêts tropicales d'Asie (poivre, cannelle). On sait moins que la conquête de la mer par les Occidentaux, à partir du XVI^e siècle, est aussi due à la demande de produits aujourd'hui oubliés. C'est ainsi qu'au XVII^e siècle, les armateurs anglais vont chercher de la résine de pin dans les forêts américaines de Caroline et de Virginie pour fabriquer le goudron et le galipot nécessaires au calfatage des ponts et coques des bateaux. Les navires hollandais s'aventurent, quant à eux, jusqu'en Asie du sud-est chercher la résine des arbres à laque (en particulier Melanorrhœa) aussi utilisée par les chantiers navals. Lorsque Portugais et Français découvrent les côtes de l'Amérique du Sud, ils y exploitent activement le « bois rouge » qui fournit une teinture pourpre pour les draperies. De ce « bois de braise » ou « bois-brésil » est né le pays qui en porte aujourd'hui le nom. L'exploitation, d'ailleurs représentée dans la carte de l'Amérique du célèbre Atlas Miller de 1525, a été si active que les forêts côtières ont maintenant totalement disparu et que l'arbre en question (*Caesalpinia brasiliensis* et *C. echinata*) est devenu rare. André Thévet, cosmographe du Roy Henry II en 1558, décrit ainsi cette activité : « Quand les Chrestiens, soyent François ou Espagnols, vont par delà pour charger du Brésil, les Sauvages du pais le coupent & depecent euxmesmes, & aucunefois le portent de trois ou quatre lieuës, jusques aux navires : je vous laisse à penser à quelle peine, & ce pour appetit de gagner quelque pauvre accoustrement de meschante doublure, ou quelque chemise. »

La marine

Activité fondamentale des sociétés humaines aux répercussions importantes sur la forêt, la construction des grands navires de haute mer a toujours nécessité de nombreuses pièces de bois, longues et fortes, devant résister à la fois aux contraintes de torsion, de salinité et de flottaison propres à un bateau. Les Romains, par exemple, utilisèrent les cèdres du Liban pour la construction de leurs galères. Le haut Moyen Age, qui voit se développer en Méditerranée la rencontre des mondes chrétien et musulman, connaît un accroissement considérable des routes commerciales dont l'approvisionnement en bois n'est pas le moindre but. La fortune de Venise tient en grande partie à ses arsenaux et à sa situation de port au pied de massifs boisés. Aux IX^e et X^e siècles, de nombreux chantiers navals construisent d'immenses flottilles de guerre, de commerce et de pêche pour accompagner l'expansion musulmane et soutenir les guerres

entre Califat et Empire Byzantin, Fatimides d'Égypte et Omeyyades d'Espagne. Les arsenaux égyptiens de cette époque utilisent déjà du bois de teck provenant d'Inde. Cette essence, quasiment imputrescible, a toujours été appréciée et recherchée pour la marine. Dans tous ses pays d'origine, montagnes de Birmanie, du Laos et de Thaïlande, les forêts appartenaient au souverain et l'arbre y était vénéré. Rangoon, en Birmanie, lui doit sa richesse. Trop lourd pour être exporté, le bois était en effet travaillé sur place et les bateaux exportés « clés en main ». Au XVIII^e siècle, les Européens viennent chercher le teck et l'aire d'extension de cette espèce s'accroît considérablement. En France, d'une manière similaire, on sait que la promulgation de l'ordonnance sur le « *faict des Eaux & Forests* » par Colbert en 1669, est directement liée à la prévision des constructions navales : les chênes des forêts de Bercé et de Tronçais auraient servi à construire la mâture de la flotte royale si la machine à vapeur n'avait été inventée.

Le combustible

Un témoignage du géographe grec Strabon, à propos de Chypre au début de l'ère chrétienne, attire notre attention sur un autre usage d'importance des forêts : la quête du combustible nécessaire aux industries.

« Toutes les parties basses de l'île, anciennement, étaient tellement boisées que les arbres envahissaient tout et ne laissaient pas, à proprement parler, de place à la culture. L'exploitation des mines, à vrai dire, enraya un peu le mal en nécessitant de fréquents abattis d'arbres pour cuire et fondre le cuivre et l'argent ; puis à ce premier remède vint s'ajouter le développement des constructions navales. »

En effet, métallurgie, verrerie, céramique et briqueterie exigent de grandes températures pour transformer la matière première. Avant l'utilisation de la houille, ces industries dépendaient totalement du bois et étaient, de ce fait, toujours implantées dans les massifs forestiers. Par exemple, la Grande Forge du naturaliste Buffon, située au cœur de la forêt bourguignonne, près de Montbard, est entourée de 1583 hectares de bois taillis, mis en coupe réglée à 18 ou 20 ans. Dans les années 1760, on y effectuait une coulée de fonte environ toutes les douze heures. Une tonne et demie de charbon de bois était alors nécessaire pour produire une tonne de fonte. Ces forges, qui fournissaient 400 tonnes de fonte par an, nécessitaient donc près de mille tonnes de charbon de bois. Sous les Tropiques, l'industrie sucrière par transformation de la canne dépend elle aussi du bois pour chauffer les chaudières ; c'est la cause du déboisement de Madère (dont le nom portugais signifie « l'île du bois ») au XVI^e siècle, puis des Antilles au XVIII^e.

Les besoins d'une ville en combustible, avec tous

ses foyers d'habitations et ses métiers, sont considérables. L'urbanisation croissante entraîne une demande toujours plus forte en bois de feu, rendant nécessaire un approvisionnement de plus en plus lointain et donc le développement de voies d'accès. Ainsi aménage-t-on, au XVI^e siècle, le cours de la Cure, de l'Yonne et de la Seine afin d'acheminer vers Paris des trains de bois provenant des forêts du Morvan. En 1784, Reims consomme 56850 « anneaux de bois » et 2486935 fagots. Environ 11400 anneaux de bois et 175900 fagots sont uniquement utilisés par dix teinturiers, cinq fabricants de savon noir, plusieurs fabricants de cierges, deux plombiers, deux fondeurs de cloches, trois potiers et 85 boulangers (un « anneau de bois » était une mesure composée d'un cercle de 1,949 m).

Au XIX^e siècle, le développement du chemin de fer provoque une demande accrue de combustible. Des régions jusque-là restées en dehors des industries sont déboisées. L'Ardèche, dans le sud de la France, perd à ce moment la plupart de ses forêts de chênes.

L'exploitation minière des métaux demande également de grandes quantités de bois pour l'étagage des puits et des galeries, la confection des échelles et des appareils de levage (tels que « roues à écureuil », cabestans et treuils). De ce fait, la métallurgie comportait des corporations spécifiquement chargées de la collecte et du transport du charbon de bois produit dans les forêts alentour ou plus éloignées. Certaines essences furent favorisées par la pratique du taillis afin de fournir les bois nécessaires aux mines, c'est le cas des robiniers (Acacias) dans le Bassin Parisien ou des hêtres en Slovaquie.

Les fourrures

Les produits précieux fournis par les animaux des forêts n'échappent pas non plus à l'appétit des hommes. Au Moyen Age, la Russie fournissait fourrures et sauvagines nécessaires à l'habillement et au luxe des palais princiers d'Europe et du monde musulman. La fortune de villes comme Kiev et Nijni-Novgorod tient à leur position à l'orée des grandes forêts boréales, où convergent les routes de commerce des fourrures. Plus tard, cette même recherche des fourrures entraînera l'installation des Européens dans les « arpents de neige » du Canada. Jusqu'en 1870, l'ensemble de la forêt boréale canadienne ne fait pas partie de la Couronne Britannique mais d'une concession à la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson qui avait le monopole du commerce des peaux, en particulier de castor et de renard.

Bien des siècles auparavant, en Extrême-Orient, le voyageur chinois Tcheou Ta Kouan nous rapporte qu'en 1296-1297, les populations des forêts du Cambodge chassaient et récoltaient pour fournir l'Empire Céleste en graines de cardamome laque et cornes de rhinocéros. Dans les forêts d'Afrique équatoriale, à la fin du XVII^e siècle, les fameux Pygmées Bakke-Bakke

chassaient les éléphants pour fournir l'ivoire aux Portugais, par l'intermédiaire de plusieurs populations, d'abord les Jagos, puis le roi du Kongo.

La forêt tempérée

Née de la main de l'homme, la forêt tempérée est le résultat de la rivalité entre la végétation naturelle



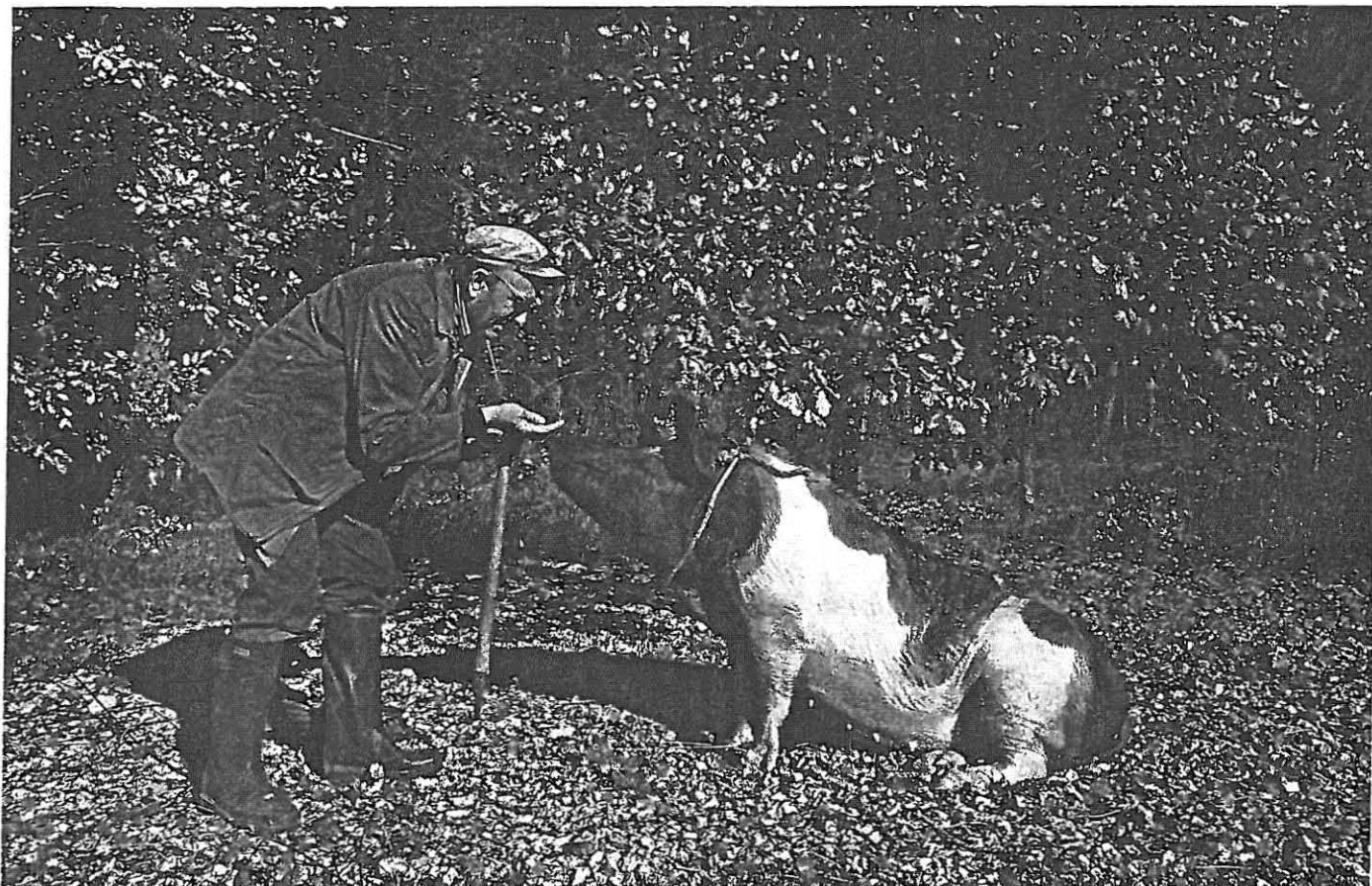
et l'agriculture. A travers les siècles, la proportion des surfaces boisées a varié et la composition floristique des forêts s'est modifiée en fonction des activités des hommes. Cependant, le promeneur du dimanche a du mal à imaginer que dans les siècles passés, la forêt était une ressource vitale pour tout un peuple. L'histoire de la forêt tempérée se caractérise par la recherche d'un équilibre entre les champs et la végétation sauvage, la lente prise en charge de cette végétation sauvage boisée par une élite spécialisée et donc le développement d'une administration forestière qui doit réduire puis éliminer les usages variés de la forêt pour établir une sylviculture. C'est, au fil des siècles, l'expulsion du peuple paysan de la forêt. De nos jours, même si le bois est encore présent dans notre maison, il ne vient plus du terroir. La forêt est sortie de notre vie matérielle.

Forêt et agriculture

Vers le quatrième millénaire avant notre ère, apparaît sous nos climats une nouvelle économie venue d'Orient : l'agriculture et l'élevage. Les hommes apprennent à produire leurs aliments et non plus seulement à les prélever sur le monde sauvage. Dès lors, la forêt doit faire place aux champs, mais elle donne à l'homme la fertilité de ses terres riches en humus. Il ne faut cependant pas imaginer ce début de l'agriculture comme une vaste offensive contre la grande forêt. Pendant des siècles, l'homme cultivera en grignotant la forêt de chênes et d'ormes, abattant chaque année quelques centaines d'hectares d'arbres,

les brûlant, exploitant cette parcelle pendant quelques années, puis l'abandonnant à la forêt renaissante. On nomme agriculture sur brûlis, ou encore essartage, cette technique très largement répandue à travers toutes les forêts du monde, sous toutes les latitudes. La période de mise en culture est suivie d'un abandon d'une durée toujours supérieure à celle d'exploitation

le blé), la forêt alentour est, elle aussi, utilisée. Durant toute l'Antiquité et le Moyen Age, l'agriculture est fondée sur un ensemble comprenant les terres cultivées et la forêt, cette dernière fournissant les matériaux nécessaires à la vie et à l'élevage. La Villa romaine est ainsi un exemple type d'exploitation agricole à double structure, comprenant « les manses » ou



et durant lequel le couvert boisé se reconstitue. Néanmoins, des espèces arborées différentes poussent dans ces friches car la lumière favorise les espèces pionnières comme le bouleau, le noisetier, le frêne ou encore le tremble, l'érable, l'aulne. Tacite décrit en ces termes l'agriculture itinérante pratiquée par les Germains du premier siècle de notre ère dans la grande *Hercynia silva*, la forêt hercynienne, entre Rhin et Main : « Pour l'agriculture, les villages prennent possession d'une certaine étendue de terres en rapport avec le nombre des travailleurs ; puis on se les partage d'après les rangs ; l'immensité des campagnes facilite le partage. Ils prennent chaque année d'autres champs, et jamais la terre ne manque ». (La Germanie, XXVI).

Toutefois, si la parcelle abattue fournit la part cultivée du régime alimentaire (en tout premier lieu

tenures formés de champs en culture et « la réserve » (prés, vignes et terrains incultes, dont principalement les forêts). A l'intérieur des villas, la forêt comportait deux parties distinctes. L'une, réservée au maître, est ouverte aux exploitants qui peuvent, moyennant redevance, y mener paître leur bétail et se servir en bois d'œuvre ; l'autre est mise en coupes réglées annuelles pour alimenter la consommation en bois de feu.

Ce système perdurera, avec des hauts et des bas, jusqu'au développement des cultures fourragères au XVIII^e siècle. La forêt est alors totalement intégrée à la vie rurale. Les villages sont entourés de parcelles bien cultivées, « clos » ou « courtils », encloses de palissades ou de haies vives, de terres céréalières soumises à la jachère, les « coutures », et entourées de clôtures temporaires en bois sec afin de les protéger des bestiaux et des animaux de la forêt.

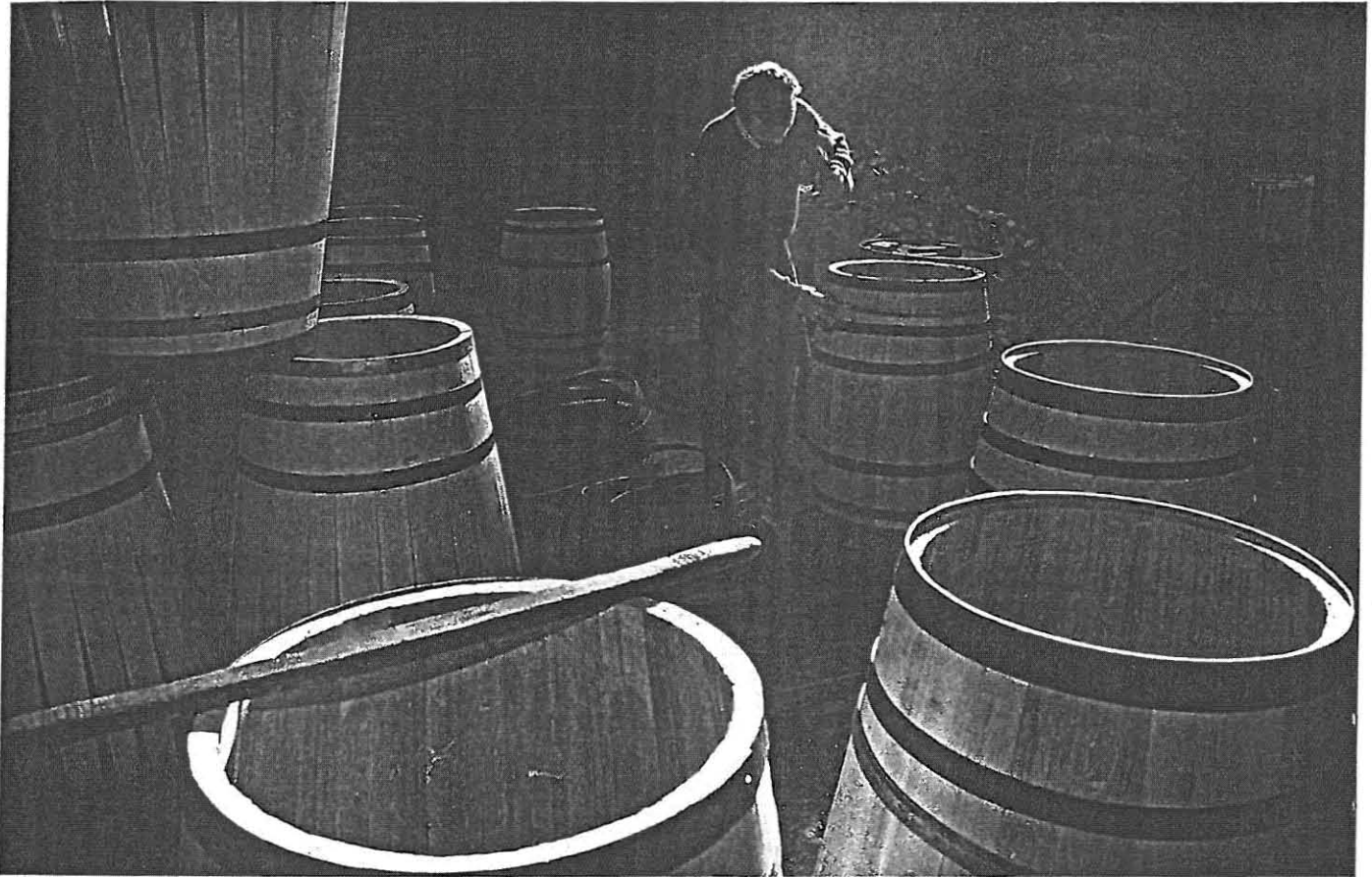
La truffe et le chêne vivent une relation appelée mycorhize. Pour trouver le champignon, il suffit de repérer l'arbre adéquat. Le cochon, animal fouisseur, peut dès lors localiser la truffe grâce à son odorat. L'homme a su, encore une fois, profiter au mieux de l'écosystème forestier.

Au-delà, les franges incultes et les bois sont livrés à l'usage collectif.

Métiers de la forêt

Dans la forêt vivait tout un monde de « boisilleurs », pour certains d'une façon permanente, le plus souvent saisonnière, surtout en hiver. Ils habitaient des huttes, des cabanes de branches recouvertes de

La complexité de la société médiévale, constituée de plusieurs strates hiérarchiquement organisées et dépendantes les unes des autres depuis le serf jusqu'au roi, se répercute sur la propriété des terres, des forêts et sur les droits d'usage, système mis en place dès la période gallo-romaine. Cette stratification est particulièrement nette en ce qui concerne la chasse,



Au Moyen Age, la forêt résonnait du bruit des « boisilleurs », bûcherons, équarrisseurs, fendeurs, sabotiers, charbonniers, verriers et feuillardiers. Aujourd'hui, la plupart de ces métiers ont disparu, hormis la tonnellerie qui existe encore dans le sud de la France (Cognac).

mottes de terre, « baraquant » en forêt avec famille et animaux. Outre les bûcherons, les équarrisseurs, les scieurs de long préparant les planches, les fendeurs et « mérandiers » façonnant les douves, on y trouvait aussi des sabotiers, des fabricants d'ustensiles, des charbonniers et d'autres métiers maintenant oubliés comme les « cendriers », la cendre servant à la préparation du savon et à celle du verre. En Bohême d'ailleurs, le verre de couleur verte obtenu par adjonction de potasse de cendres de bois porte le nom de vitrium silvestre (« verre de forêt »). Bien d'autres métiers existent parmi le peuple des bois, celui des « bigres », les collecteurs de mie] et de cire sauvage, et celui des arracheurs d'écorces, lesquelles servaient au tannage du cuir (écorce de chêne) et au tressage des liens (écorce du tilleul — dont le nom vient de tiller, teiller, « tresser des liens »).

monopole de la noblesse. Autant les paysans peuvent pratiquer en forêt nombre d'activités de collecte et de transformation du bois, autant la chasse leur est interdite sous peine de punitions et de lourdes amendes. Néanmoins, de temps en temps, lors de crises graves et à titre exceptionnel, princes ou rois approvisionnent leur peuple ou leur armée en venaison. Ainsi, en 1269, Alphonse de Poitiers fit-il tuer des sangliers en prévision de la croisade.

Les droits d'usage sont rarement francs de paiement, sauf parfois pour ce qui est ramassé à la main et transporté à dos d'homme. En Dordogne, le « droit de pogne » désigne ce que l'on peut tenir dans une main fermée en fait de fruits, baies ou champignons. Les paysans peuvent aussi chercher dans les bois les litières pour leurs bêtes ou pour eux-mêmes (herbes, feuilles, fougères). Les droits d'accès au bois mort,

aux morts-bois, au bois de construction étaient alors précisés région par région, selon les Coutumiers.

L'un des moyens d'acquiescer certains droits d'usage consistait, à l'époque, à défricher une forêt au bénéfice de son propriétaire. Le paysan obtenait de ce fait des droits de « pasnage » ou de « paisson » pour mettre les bêtes à pâturer dans les bois conservés.

Forêt et élevage

Le pâturage en forêt est une nécessité pour le paysan jusqu'au développement de la culture des plantes fourragères. La vie agricole est alors basée sur la complémentarité du champ et de la « forêt pâturée » : les champs fournissent les céréales et le bétail y pâture les chaumes. La forêt, outre les matières premières et le combustible qu'elle fournit, permet de nourrir les porcs grâce aux herbes du sous-bois et aux glands, faïnes et châtaignes. Pendant longtemps d'ailleurs, les droits de pacage ont constitué, pour les propriétaires de forêts, un revenu plus important que la vente du bois.

Dès l'Antiquité, Pline nous rapporte que les forêts de Gaule, riches en chênes et en hêtres, permettaient de produire une charcuterie très appréciée à Rome. Par son régime alimentaire omnivore, semblable à celui du sanglier, le porc domestique est particulièrement bien adapté à l'élevage forestier. On sait par exemple que la forêt de Compiègne, au XIII^e siècle, nourrissait 2408 porcs appartenant à 1317 possesseurs. Certains éleveurs itinéraient en permanence dans les bois. Il s'agissait souvent d'un élevage mixte : les bêtes étaient menées aux champs après les récoltes avant de passer l'hiver en forêt pour profiter de la glandée. C'est d'ailleurs cette scène classique qui représente l'hiver dans les calendriers illustrés et les livres d'heures au Moyen Âge. Lorsque les animaux étaient élevés en porcherie, le paysan allait lui-même ramasser glands et faïnes.

Les défrichements

Jusque vers la fin du premier millénaire, les défrichements restent limités au rythme lent de l'agriculture sur brûlis. Ce n'est qu'à la fin du X^e siècle, après le retrait des envahisseurs huns (955), que débutent les grands défrichements des plaines à céréales, telles que le Bassin Parisien. Les rois prennent alors des mesures pour les coordonner, ce qui permet tout à la fois, de surveiller les populations et de contrôler les déboisements. Ainsi Hugues Capet rassemble-t-il, dans le village des Essarts-le-Roi, les défricheurs dispersés dans la forêt d'Yveline. Louis VI prescrit, en 1116, un schéma d'essartage afin de conserver un certain couvert forestier : « Ils feront seulement deux moissons ; puis ils se transporteront dans une autre partie du bois et, de même, y récolteront, en deux moissons successives, le produit des semailles sur l'essart. »

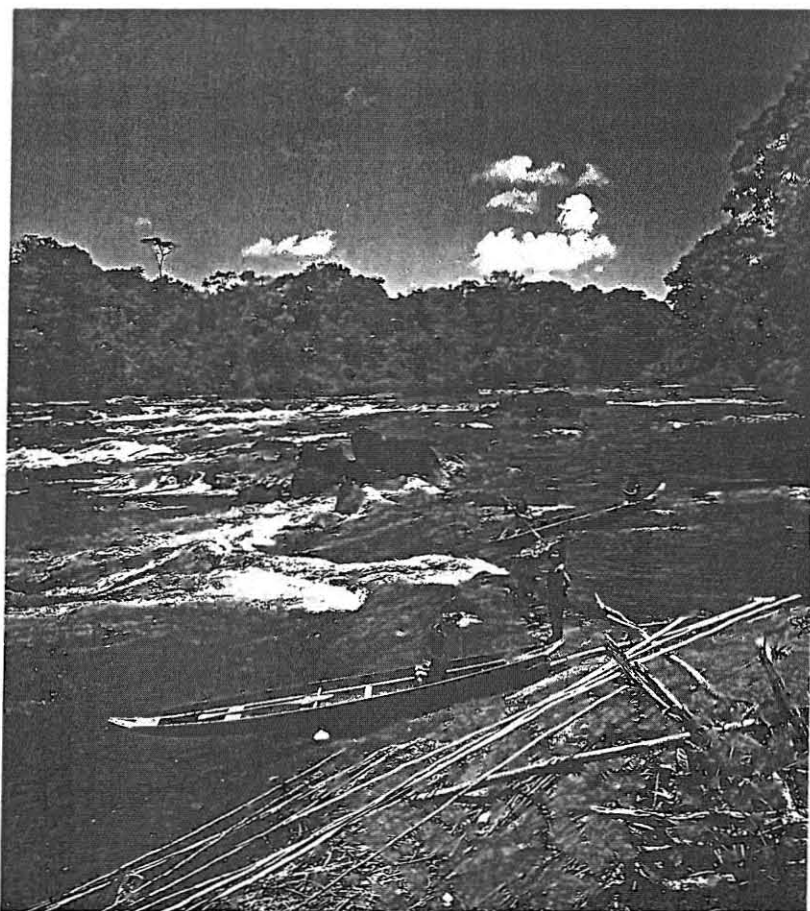
Ces défrichements furent très importants puisque,

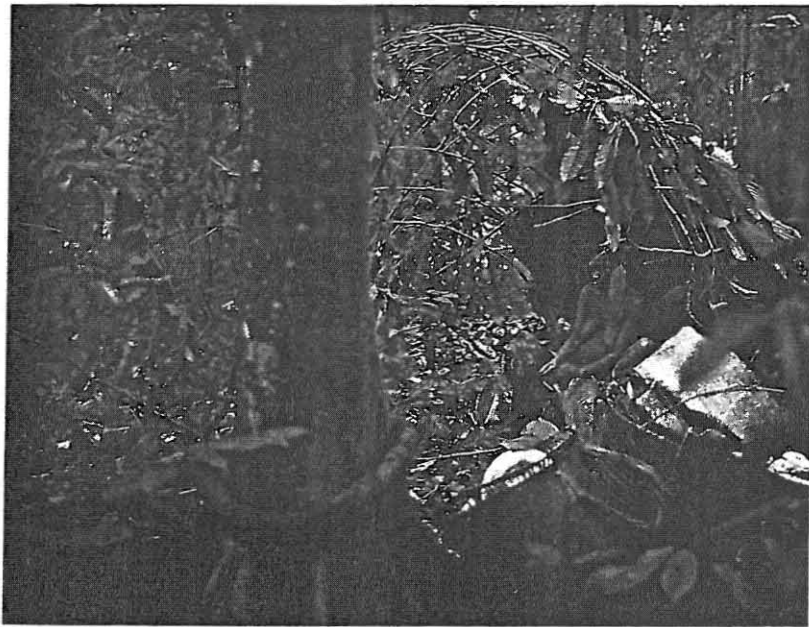
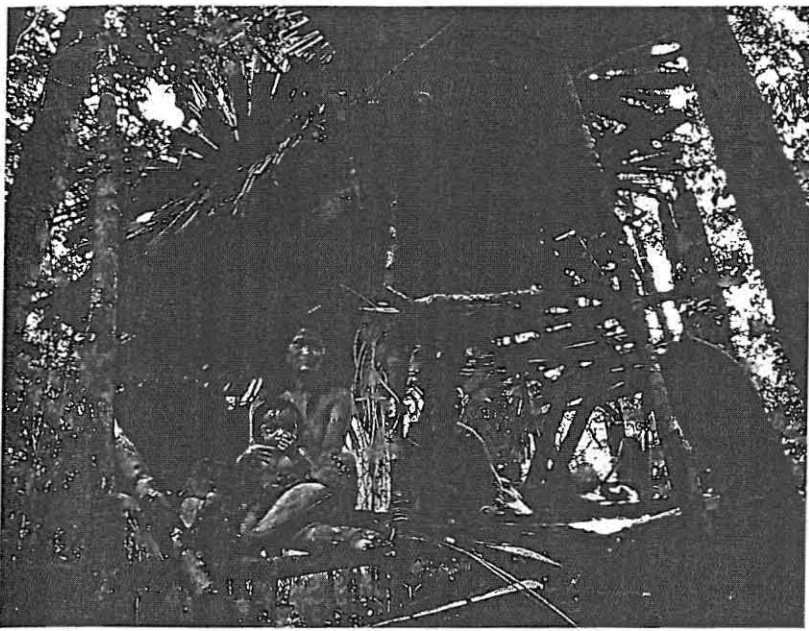
à l'Age du Bronze, l'ensemble du territoire était couvert d'une forêt à peu près continue alors qu'au XVI^e siècle, celle-ci ne couvre plus qu'un quart du royaume. Sans retracer ici l'histoire de ces défrichements, rappelons simplement le rôle particulier des grands ordres monastiques dans cette conquête du champ sur la forêt. L'ordre de Cîteaux, fondé en 1098, fut l'un des plus actifs. La règle de vie monastique, comme celle édictée par saint Bernard (1090-1152), premier abbé de Clairveaux en Champagne, fondée sur l'obéissance, la chasteté et l'ascèse, prescrit que « l'oisiveté est ennemie de l'âme ». Les Bénédictins étaient ainsi à l'œuvre avec la croix et la charrue, le travail manuel étant considéré comme une maîtrise de soi. Cependant, les ordres monastiques sont en même temps protecteurs d'espaces boisés. La forêt est nécessaire à la contemplation et à la sérénité : « Tu trouveras, écrit saint Bernard, plus dans les forêts que dans les livres, les arbres et les rochers t'enseigneront les choses qu'aucun maître ne te dira. »

Le monde équatorial

Il n'y a pas de forêt vierge. La luxuriance de la végétation équatoriale, qui frappe tant les voyageurs

Les seules voies d'accès au cœur des forêts denses sont les rivières. La plupart des traces d'occupation humaine, certaines datant de plusieurs millénaires, ont été trouvées près des cours d'eau.





Punans de Bornéo ou Pygmées de Centrafrique, les peuples nomades de chasseurs-récolteurs vivent dans des abris rudimentaires de branchages et de feuilles qu'ils construisent et abandonnent ensuite au gré de leurs déplacements.

occidentaux, ne doit pas faire oublier que ces forêts résultent, elles aussi, de la millénaire histoire des hommes. Ces grands espaces ont en effet été peuplés et sillonnés depuis des milliers d'années par des populations qui y ont pratiqué l'agriculture et donc modifié la structure de la végétation naturelle. Bien plus encore, ces peuples préhistoriques ont domestiqué et sélectionné les espèces végétales intéressantes. Certaines de ces plantes équatoriales telles que le manioc, les bananiers, les ignames, la patate douce, le taro, le macabo, la canne à sucre, les palmiers à fruits ou à huile et de nombreux arbres

fruitiers nourrissent encore des millions d'êtres humains. C'est également dans les forêts denses humides que croissent les ancêtres de plantes commerciales d'importance comme le cacao, le café (dans sa forme Robusta), le poivre, la vanille, ainsi que l'hévéa (arbre à caoutchouc) pour ne citer que les plus connues. C'est dire que la vision commune de la forêt équatoriale comme un « enfer vert » uniquement peuplé de fantomatiques chasseurs nomades est excessivement réductrice, pour ne pas dire tout simplement fausse.

Civilisations forestières

La diversité humaine sous les tropiques humides est considérable. Des peuples représentant des types économiques et des organisations sociales très variés y vivent, ou y ont vécu par le passé. On y rencontre quelques-uns des derniers peuples du monde vivant de la chasse et de la cueillette sans pratiquer l'agriculture, comme les Pygmées d'Afrique centrale, les Semang de Malaisie ou les Penan de Bornéo. On y croise aussi, le long des larges cours d'eau, des peuples de pêcheurs qui souvent sont aussi des peuples de piroguiers et de commerçants, comme les Monjumbo sur l'Oubangui ou les Lokele sur le Congo, en Afrique équatoriale. Cependant, la grande majorité des habitants des forêts sont des agriculteurs, qui forment ce que l'on pourrait appeler « une civilisation des clairières » en opérant des coupes dans la forêt afin d'y installer villages et plantations à ciel ouvert. Toutefois, sous cette large étiquette sont regroupées des populations d'organisations sociales très diverses, sociétés lignagères, chefferies, royaumes voire empires. En effet, des civilisations aussi brillantes que celle des Maya au Mexique, celle des Rois Sailendra de Java qui bâtirent Borobudur au VIII^e siècle, ou celle des Khmers qui construisirent Angkor au Cambodge (IX-XII^e siècle), se sont élevées dans la forêt équatoriale.

L'essartage

Pour produire ses aliments, l'agriculteur de la forêt défriche. Les arbres sont abattus sur une parcelle, laissés à sécher quelques semaines puis brûlés. Sous les cendres, sont plantées semences et boutures. La période de culture est assez courte, généralement de deux à quatre ans, en fonction de la rapidité de conquête des plantes adventices. Cette période est suivie d'un abandon long (plus de 15 ans), voire très long (plus de 30 ans) ou même total, ce qui permet à la forêt de se régénérer.

Toutefois, si l'agriculture sur brûlis est la principale dominante dans la zone équatoriale, certaines populations de basses terres marécageuses pratiquent une agriculture irriguée, où des plantes à tubercules, comme le taro ou la patate douce, croissent sur des buttes de terre entourées de canaux (Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Guinée). Les peuples des forêts

d'Asie du Sud-Est sèment sur leur *ray* la plante-reine, le riz, dit de montagne, qui est alors cultivé sans irrigation. La majorité des autres peuples des forêts équatoriales, d'Océanie, d'Amérique et d'Afrique, se nourrissent de plantes à fruits amylacés (bananes à cuire) ou à tubercules (ignames, manioc, taro, patate douce).

Cette agriculture sur brûlis se caractérise par sa diversité. Chaque parcelle comporte en effet, en association, voire en mélange, de nombreuses variétés de plusieurs espèces végétales. Chez les Ngando de République Centrafricaine, par exemple, un champ d'un demi-hectare comporte trois sortes de manioc, deux variétés de taros, une quinzaine de bananiers et trois variétés de maïs, sans compter une dizaine de petites plantes à feuilles comestibles, quelques piments et des pieds de courges. La même complexité a été décrite dans le cas des *sitio*, jardins-vergers familiaux des métis caboclos de l'Amazonie centrale, autour de Manaus. Un verger de moins d'un hectare est souvent planté de plusieurs centaines d'arbres appartenant à 60 espèces différentes, dont une dizaine de palmiers, essences non exclusivement alimentaires puisqu'une dizaine d'entre elles sont à usage décoratif.

Cette agriculture sur brûlis est souvent nommée horticulture et sa diversité voire sa complexité miniaturise en quelque sorte la structure de l'écosystème ambiant. Le fait de cultiver principalement des plantes à tubercules ou à fruits stériles comme les bananiers, distingue nettement cette agriculture de celle céréalière, à semences ou à moisson, à base de clones et de boutures. Par ailleurs, la diversité culturelle oblige l'horticulteur à s'occuper personnellement de chaque végétal cultivé, lequel est planté, soigné et récolté individuellement au fur et à mesure de la maturation et des besoins des familles. Dans une large mesure, les jardins de tubercules sont des greniers, des réserves vivantes. Ces plantes sans moisson conservent leur qualité en restant en terre, ne demandent pas d'entretien du sol, permettent les absences. De fait, la vie des villageois de la forêt ne s'arrête pas à leur champ.

La pratique de l'agriculture-jardin n'implique nullement un désintérêt pour la forêt ambiante, bien au contraire. D'une manière très schématique, on peut dire que l'agriculture fournit la part quantitative de l'alimentation, en premier lieu les féculents énergétiques, alors que la nature sauvage fournit la part qualitative indispensable du régime alimentaire, tant protéique grâce à la chasse et à la pêche, que vitaminique grâce à la cueillette et au ramassage. Partout, les peuples forestiers ont une connaissance fine, détaillée et précise de la nature qui les entoure. Ainsi, aux Philippines, les Hanunòo au centre de l'île de Mindanao distinguent sur leur territoire forestier

quelque 1 600 catégories de végétaux alors que, sur la même surface, les botanistes n'en dénombrent que 1 200. Ailleurs, les Karam de Nouvelle-Guinée dénomment tous les vertébrés de leur terroir, soit 180 oiseaux, 43 mammifères et 55 reptiles et batraciens. Chez les Pygmées Aka de République Centrafricaine, on a pu recueillir plus de 300 noms d'arbres, de lianes et d'herbes, 37 noms de champignons, 55 noms de mammifères, 73 noms d'oiseaux, 50 noms de reptiles et plus de 100 noms d'invertébrés.

La chasse et la cueillette

Les célèbres Pygmées constituent l'archétype du peuple de la forêt. Ces chasseurs-cueilleurs, en effet, constituent une petite société, où des groupes familiaux de quelques dizaines d'individus itinèrent sur de larges territoires à l'intérieur des forêts, vivant dans des huttes de feuillages en forme de coupole. Les hommes s'adonnent à la chasse des mammifères, antilopes forestières (céphalophes), suidés sauvages (potamochères), porcs-épics de forêt (athérures), voire singes et éléphants. Bien que participant également à certaines formes de chasse collective comme les battues au filet, les femmes sont principalement concernées par la collecte des végétaux et des invertébrés : tubercules des ignames, champignons, feuilles des lianes *Gnetum*, noix oléagineuses de nombreuses espèces (*Irvingia*, *Antrocaryon*, *Panda*...), escargots achatines et chenilles. A la fin de la saison sèche, l'activité principale des hommes est la recherche et la récolte, en haut des arbres, du miel sauvage, aliment extrêmement prisé tant pour ses vertus nutritives et gustatives, que pour sa valeur symbolique. Ainsi, un jeune homme qui veut déclarer son amour à une jeune fille lui offrira un seau d'écorce plein de miel. C'est également une boisson à base de miel qui est offerte aux visiteurs lors des fêtes.

Bien qu'ils soient indéniablement des forestiers, et que toute leur économie soit tournée vers l'utilisation des ressources de la forêt, les Pygmées ne vivent cependant pas isolés. Ils entretiennent de très étroites relations d'échange avec les agriculteurs des mêmes régions. Ils leur apportent de la viande séchée issue de la chasse ainsi que certains produits de collecte (noix, miel, chenilles), en échange d'outils de fer, de poteries et de féculents cultivés (manioc, bananes plantains). On a pu parler de symbiose, mais aussi de complexe ethnique, pour qualifier cette association sociale et économique de populations ayant des spécialités différentes mais complémentaires. Les agriculteurs transforment la forêt pour produire des aliments cultivés et, ce faisant, favorisent la croissance d'une forêt secondaire, constituée de plantes et d'animaux particuliers intéressants pour l'alimentation humaine. De leur côté, les chasseurs-cueilleurs pygmées apparaissent comme les spécialistes de la grande forêt, capables de chasser et de

collecter des espèces inaccessibles aux agriculteurs. Les deux partenaires exploitent ainsi au mieux un ensemble d'écosystèmes aux multiples ressources.

Cette association a joué un rôle notoire dans les réseaux de commerce à longue distance, en premier lieu celui de l'ivoire : les Pygmées ont été, dès le XVI^e siècle, les premiers maillons de la chaîne qui appor-

Metroxylon. Plusieurs espèces de cet arbre sont couvertes d'épines mais les populations sont parvenues à sélectionner et à favoriser la croissance d'une variété qui en est dépourvue. La fécule, qui constitue leur aliment de base, est recueillie dans des troncs de 8 à 15 ans d'âge pouvant produire 100 à 150 kg par pied. La moëlle est enlevée à l'aide d'une herminette,



tait l'ivoire des profondeurs du continent africain jusqu'aux cours royales européennes. Ce type de relations entre chasseurs-cueilleurs et agriculteurs de forêt se retrouve aussi chez les Négritos des Philippines, les Semang de Malaisie ou les Penan de Bornéo. Ces peuples jouent d'autre part un rôle important, volontaire ou fortuit, dans la propagation de certains végétaux sauvages. Ainsi, en Malaisie, les campements utilisés par les Semang lors de la récolte des gros fruits du durian (*Durio zibethinus*) deviennent de véritables vergers accidentels, car les graines, vestiges des repas, germent sur place.

D'autres populations de régions équatoriales tirent leur nourriture des produits sauvages. Les habitants des basses terres marécageuses de Nouvelle-Guinée, Asmat ou Marind, extraient une fécule de la moëlle du stipe des palmiers-sagoutiers du genre

broyée et lavée dans une auge inclinée. Le liquide contenant la fécule en suspension est filtré puis décanté. Le dépôt, prélevé et séché, forme une sorte de farine que l'on consomme en bouillies épaisses, en biscuits ou bien en « pains » cuits dans des feuilles disposées dans un four de pierre. On ajoutera au produit du palmier-sagoutier les larves des scarabées qui vivent dans la moëlle, soigneusement recueillies pendant la préparation de la fécule. Les Warao des marécages du delta de l'Orénoque, en Amérique du Sud, utilisent d'une manière similaire les palmiers moriche (*Mauritia flexuosa*), dont ils tirent également une fécule alimentaire consommée sous forme de galettes.

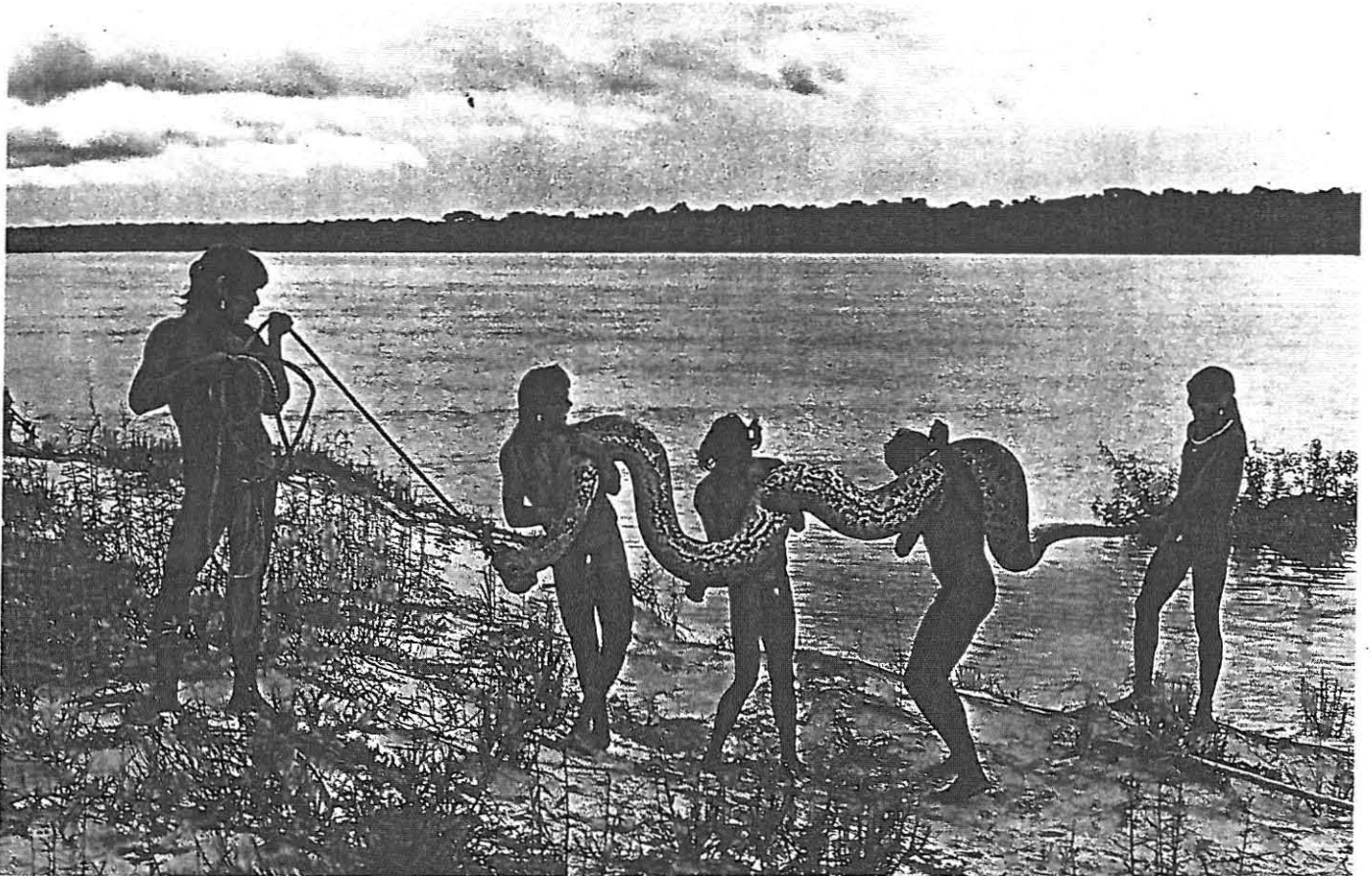
Chasse et horticulture

La faune sauvage fournit aux agriculteurs la part essentielle de la ration protéique du régime alimentaire. Ainsi, les Ngbaka de République Centrafricaine

L'agriculture sur brûlis ou essartage est une méthode pratiquée par tous les agriculteurs itinérants des pays tropicaux. Elle est actuellement la principale cause de déforestation.

alternaient-ils, naguère, des séjours au village consacrés à l'agriculture (bananes à cuire) avec des campements épisodiques en forêt, destinés au piégeage des petites antilopes et des porcs-épics au début de la saison des pluies, à la pêche avec des nasses à la saison sèche et à la collecte des chenilles.

D'une manière générale, les connaissances des



*Ces Indiens Kayapos du Brésil ont capturé un anaconda.
Le retour des chasseurs victorieux est toujours un événement où la quête
de nourriture reste la préoccupation essentielle.*

habitants des forêts en matière de comportement et d'écologie animale leur permettent de s'approprier de nombreuses espèces en variant les techniques de chasse. En Amazonie, par exemple, on tuera des singes hurleurs avec une sarbacane en les cherchant dans les arbres dont ils mangent les fruits, on tuera à l'arc les agoutis mangeant les fruits tombés au sol et on pourchassera les troupes de pécaris ou les tapirs avec des chiens. Cette connaissance de la faune sauvage permet aussi aux agriculteurs de piéger suidés et singes à proximité immédiate des parcelles cultivées. Les arbres fruitiers, aussi bien ceux qui sont plantés par l'homme que ceux laissés en place lors de l'abattis, attirent les gros animaux comme les pécaris et les tapirs. En Amazonie, les femmes Tukano plantent une plus grande quantité de manioc doux qui constitue, en quelque sorte, la part des agoutis.

On a pu nommer « chasse de jardin » cette très particulière association d'activités. Les Kayapo du sud du bassin amazonien prennent soin de disperser leurs jardins sur de larges surfaces, de telle sorte qu'ils jouent le rôle d'appât pour le gibier. On retrouve une stratégie similaire au sud du Cameroun, où les champs des Mvai, par exemple, sont toujours soigneusement

Les Pygmées sont très friands du miel sauvage, recherché pour ses vertus nutritives et sa valeur symbolique. Un jeune homme déclarera son amour à une femme en lui offrant un seau d'écorce plein de miel.



enclos de barrières de bois percées, de place en place, d'ouvertures pourvues de pièges. Là se prennent les rongeurs aulacodes attirés par le manioc ou les bananiers. Ainsi le cultivateur sait-il détourner à son profit la menace que représentent les ravageurs des cultures.

Le futur des forêts

Notre monde moderne met à rude épreuve la capacité de survie de toutes ces populations forestières. Il leur a fallu des siècles, voire des millénaires, pour apprendre à vivre en équilibre avec ces écosystèmes équatoriaux aux contraintes climatiques fortes, les modelant sans les détruire. Depuis le XVI^e siècle, la civilisation occidentale s'emploie à étendre son empire commercial sur l'ensemble de la planète, recherchant de plus en plus loin des ressources qu'elle utilise en quantité croissante. De nos jours, les produits précieux sont moins recherchés que le bois, nécessaire aux constructions dans les pays industrialisés. D'autre part, l'accroissement des populations rurales dans le tiers-monde entraîne un grand besoin de terres neuves à défricher pour la produc-

tion agricole. Immigration de nouveaux habitants, développement de la recherche minière, chantiers d'exploitation forestière : la pression sur la forêt équatoriale ne cesse de croître et les peuples indigènes qui y vivent voient leur ressources vitales diminuer dangereusement.

Certes on se préoccupe maintenant de protéger la forêt équatoriale, en particulier par la création de parcs et de réserves. On se préoccupe moins des populations indigènes, car l'on suppose généralement qu'elles témoignent simplement de modes de vie archaïques et inefficaces qui doivent laisser la place à une économie développée et moderne. C'est là balayer rapidement tout à la fois une réalité humaine et une longue histoire. En vivant dans la forêt, ces populations ont accumulé un savoir inestimable que les scientifiques modernes cherchent à acquérir avec effort. Pourquoi refuser d'accepter que ces hommes, qui l'ont conservé jusqu'à ce jour, ont quelque chose à apprendre au monde tout entier ?

La réalité sociale est différente car elle concerne la faculté de changement des populations humaines. Pour les groupes qui vivent dans la forêt, celle-ci n'est pas simplement une terre et un garde-manger. C'est aussi, et surtout, le Monde, le Cosmos. Quelles que soient leurs religions (et elles sont aussi diverses que ces sociétés sont variées) la forêt est toujours peuplée de dieux et d'esprits. La vie des hommes n'est spirituellement possible que par une association rituelle entre les vivants et les divinités qui leur permettent de prélever dans le monde forestier ce dont ils ont besoin. Souvenons-nous des nymphes, des sylphes et des druides... Il a fallu près de cinq millénaires aux peuples d'Europe pour bâtir une nouvelle société, défricher la forêt originelle et la remplacer par un système agricole excédentaire. Pourquoi voudrait-on que les peuples des Tropiques humides réussissent subitement à défricher leur monde, en quelques dizaines d'années, et cela sans perdre leur âme ?